



CONTES POUR DES ENFANTS PAS TRÈS SAGES

Frédéri MARCELIN

Catherine et L'Ogre.

Il était une fois, il y a fort longtemps, une ville, très grande, très propre, avec de magnifiques jardins où couraient de jolis ruisseaux. Cette ville était entourée d'un grand mur, et jamais les habitants ne sortaient en dehors de la muraille. Par ailleurs, la réputation de la population était excellente partout dans le monde. On disait que ces gens étaient tous très polis, aimables, qu'ils étaient toujours bien habillés et que leurs enfants étaient exemplaires.

En effet, les enfants, bien soignés, allaient tous à l'école et rentraient chez eux sans traîner dans les rues, à perdre leur temps en sottises. Les grands frères n'embêtaient pas leurs jeunes sœurs, les garçons ne se chamaillaient pas, tous étaient très sages. À l'heure du coucher, les enfants disaient bonsoir monsieur et bonsoir madame à leurs parents, en faisant une révérence. Puis, ils allaient au lit sans plus rien demander. Ils ne recevaient pas de caresses, ni de baisers, cela n'étant pas nécessaire pour devenir de bons et loyaux serviteurs de la cité. Ils devaient grandir pour devenir comme les adultes, fiers de leur ville et de sa quiétude. C'était un genre de paradis, où rien ne pouvait arriver de mauvais, il n'y avait pas de police, car cela n'eût servi à rien, tant les

personnes qui vivaient là étaient en paix avec eux-mêmes et tous les autres.

C'était bien étrange, une cité pareille, où rien ne se passait qui puisse troubler l'ordre public. En réalité, et depuis leur plus jeune âge, tous avaient une peur indicible, qui les contenait à l'intérieur de l'enceinte des remparts. Car à l'extérieur vivait l'Ogre. Il possédait un grand château, à quelques kilomètres de là. C'était un homme vigoureux, très grand, poilu comme une bête, avec une longue barbe noire, qui criait parfois si fort qu'on l'entendait depuis la ville. Dès leur naissance, les parents expliquaient aux enfants, que si par hasard un jour ils désobéissaient, on les enverrait au-delà des remparts et qu'ils avaient toutes les chances d'être dévoré par l'Ogre. Que l'Ogre était terrible, qu'il n'aimait personne, qu'il n'avait peur de rien et que surtout, il adorait faire rôtir les enfants, pour les manger. Quelquefois, à l'école, un banc restait vide. La maîtresse expliquait alors, que le petit manquant avait été emmené hors de la ville par ses parents, parce qu'il n'était pas obéissant, qu'il ne se tenait pas bien à table et qu'il dérangeait par son comportement l'ordre impeccable de la cité. Qu'une attitude de cette sorte était parfaitement inconcevable et qu'il était donc logique et normal que l'on s'en débarrasse ainsi. Qu'en plus cela calmerait l'Ogre pour un moment, ce qui éviterait qu'il vienne rôder trop près de la ville. Alors on entendait les mouches voler et l'institutrice reprenait son cours, comme s'il ne s'était rien passé.

M. et Mme Pombeau avaient un garçon de dix ans prénommé Gabriel et une fille de sept ans appelée Catherine.

Gabriel était tout à fait comme il faut, poli, aimable, propre, serviable et indifférent aux choses mauvaises. Sa sœur par contre avait un méchant tempérament, elle se tenait mal à table, voulait un bisou pour se coucher, bousculait ses camarades dans la cour de récréation, riait de tout, s'amusant des petits travers des autres et traînait pour rentrer de l'école, flânant dans la ville pour regarder les vitrines des commerçants.

Ce qui devait arriver arriva et M. Pombeau, un matin de bonne heure, fit ouvrir une porte des remparts et poussa Catherine à l'extérieur. Puis il rentra tranquillement chez lui, préparer le petit-déjeuner de Gabriel. Au dehors, à l'ombre de la grande muraille, Catherine tremblait de peur, elle n'osait pas bouger, blottie contre un arbuste, elle essayait de se fondre dans les branches pour que personne ne la voit. Elle resta ainsi, prostrée, toute la journée, elle avait soif, faim, elle pleurait toutes les larmes de son corps.

À la nuit tombante, elle alla jusqu'à la porte, tapant du poing, criant, pour que quelqu'un vienne ouvrir. Un veilleur, qui se tenait sur le chemin de ronde lui dit de partir, qu'il ne servait plus à rien de demander quoi que ce soit, qu'elle n'existait plus, qu'elle était bannie de la cité. Alors, elle prit la direction de la forêt, marchant sans faire de bruit, de peur d'attirer l'Ogre. Sur son chemin, elle trouva une fontaine où elle but tout son saoul, puis continua sa route dans les bois, sursautant à

la moindre alerte, enfin, trop fatiguée pour aller plus loin, elle s'endormit dans le creux d'un fossé.

Au petit matin, elle sentit une caresse sur son front, et en s'éveillant, elle vit penchée au-dessus d'elle une gigantesque silhouette et une voix grave et puissante, qui lui dit : « n'aie pas peur petite, ils t'ont mis dehors ces misérables brutes, tu dois être morte de faim », puis elle fut soulevée de terre par deux puissantes mains et se retrouva aussitôt sur les épaules du géant. Ils marchèrent des heures et elle aperçut au bout d'un sentier une grande et belle bâtisse, pleine de fenêtres qui s'ouvraient sur un parc ombragé.

Le géant posa Catherine à terre et la prit par la main : « Viens ma chérie, on va te trouver quelque chose à manger dans la cuisine ». Catherine se disait, ça y est, l'Ogre m'a trouvé, il va me rôtir et me dévorer. Prenant son courage à deux mains, elle s'enhardit et demanda :

« Vous êtes l'Ogre... Vous allez me manger ? ».

« Oui, enfin non, je ne suis pas un ogre, ce sont ceux de la ville qui m'appellent comme cela, je ne vais pas te manger, je n'ai jamais mangé personne, de plus je suis végétarien. Ma femme va te donner de quoi te restaurer, ensuite on verra ».

« Tiens, Margot, je te présente, au fait quel est ton nom – Catherine – Bien, voici Catherine, encore une de la ville ». Margot, la femme de l'Ogre était douce et gentille, elle fit un bon déjeuner pour Catherine, qui ne comprenait pas ce qui lui arrivait, mais qui se tenait du mieux qu'elle pouvait pour paraître la plus sage possible. Au bout d'un moment, elle entendit des rires et

des enfants qui couraient, elle voyait par une fenêtre ouverte, une ribambelle de gamins de tous âges qui chahutaient en rigolant.

Le regard plein d'interrogations, elle se tourna vers le géant, qui n'était finalement pas si grand que ça. « Je m'appelle Frédéric, je ne suis pas un ogre, cette grande maison est la mienne, avec Margot, nous n'avons pas d'enfant, alors nous accueillons tous ceux que la ville rejette. Tous ceux que tu vois dans le jardin, sont comme toi, un jour ils se sont trouvés dehors, croyant que l'Ogre les mangerait. Mais tu vois, ils vont bien. Ils s'amuse comme doivent s'amuser les enfants. Je leur fais l'école, Margot les nourrit, puis lorsqu'ils seront assez grands, ils partiront pour découvrir le monde. Et nous serons bienheureux de les avoir sauvés de la triste vie de la cité, où personne ne s'embrasse ni ne se fait de câlin, où tout est tellement bien rangé et où les enfants ne sont que des petits adultes peureux. » Catherine, passa douze années avec Frédéric et Margot, au milieu des enfants, ce n'était pas une famille comme à la ville, il y avait souvent des cris et des pleurs, on pouvait grimper aux arbres, faire des cabrioles et le soir on s'embrassait pour se souhaiter une bonne nuit.



Monsieur Vent et les éponges du ciel.

Il était une fois, dans le grand océan bleu, une famille d'éponges blanches qui rêvait d'aller dans le ciel. Toutes ces éponges étaient très malheureuses et elles pleuraient des bulles d'air qui montaient gentiment à la surface. Elles étaient tristes car elles ne pouvaient pas détacher leurs pieds du fond de la mer.

Un jour, une sirène passa par là. Cette sirène était très aimable et elle détacha délicatement les éponges du sol. Alors toutes les éponges blanches montèrent, montèrent très haut, jusqu'à sortir de l'océan et toucher le ciel. Puis elles s'envolèrent en haut du ciel et elles étaient tout à fait contentes de voir sous elles le grand océan bleu.

Sur une île habitait un géant, avec une énorme bouche, il s'appelait Monsieur Vent, il était là, bien tranquille, regardant passer les oiseaux. Lorsqu'il vit la famille d'éponges blanches, il fut très amusé, et eut l'idée de souffler sur elles, et c'est ainsi que les éponges blanches devinrent de jolis nuages.

Les nuages partirent se promener au-dessus de la mer, puis ils arrivèrent au-dessus de la terre, ils s'amusaient beaucoup et se poussaient les uns contre les autres et comme en réalité c'étaient des éponges pleines d'eau,

en jouant, ils arrosaient la terre, et c'est ainsi que la pluie est arrivée.

Dans une grotte vivait un monsieur grincheux, toujours en colère et qui possédait une boîte mystérieuse, c'était Monsieur Tonnerre. Un jour que la pluie tombait beaucoup, sa grotte fut inondée, alors il sortit furieux avec sa boîte extraordinaire. Il s'envola au ciel, fit une grosse boule des nuages blancs si épaisse qu'elle devient violette et noire, puis il ouvrit sa boîte et de celle-ci jaillirent de grands éclairs de lumière.

Monsieur Tonnerre avait une voix très forte, et comme il était en colère, elle grondait dans tout le ciel. Ceci énerva profondément Monsieur Vent qui se mit à souffler plus fort, ainsi les nuages tout pressés faisaient couler d'un coup toute l'eau de leur ventre, et on appela cela l'orage.



La Rose de Mélusine.

Il était une fois, il y a très longtemps, un couple de paysans. Lui, s'appelait Martin et sa femme Jacquotte, ils étaient très pauvres, d'autant plus pauvres que c'était une période de famine.

Deux années durant, il avait fait un temps épouvantable, et rien n'avait poussé comme il faut. Les blés étaient tout clairsemés, le foin pourrissait et les vaches et les brebis étaient toutes maigres.

Jacquotte allait avoir un bébé et se demandait comment elle ferait pour nourrir cet enfant, quand tous mouraient de faim. Martin se faisait beaucoup de soucis et courait la forêt pour chercher de quoi grignoter. Un jour qu'il était au pied d'un chêne pour cueillir des champignons, une fée lui apparut.

« Bonjour, Martin, lui dit-elle, je suis Mélusine, la gardienne de cette forêt, j'ai de grands pouvoirs et je suis bien malheureuse de te voir ainsi chercher un peu de nourriture. Je sais également que Jacquotte va bientôt avoir un bébé. Écoute-moi attentivement, ce sera une fille et vous l'appellerez Rose. Lorsque Rose aura deux jours, tu viendras ici, sous ce grand arbre et tu me la confieras. Je prendrai grand soin d'elle et un jour elle sera reine. »

Martin rentra vite à sa maison pour raconter son aventure à Jacquotte. Ils discutèrent toute la nuit de ce

qu'ils devaient faire. Puis au matin, Jacquotte accoucha d'une très jolie petite fille. Ils lui donnèrent donc le nom de Rose, elle était si magnifique que personne au monde n'avait encore vu un aussi beau bébé. On aurait dit qu'elle avait déjà deux mois, sa peau était blanche comme l'albâtre, ses yeux étaient d'un vert profond comme l'océan, ses cheveux étaient si blonds qu'on les aurait crus blancs et un sourire d'ange illuminait son visage. Le soir suivant, Martin dit à Jacquotte qu'ils étaient vraiment trop pauvres pour garder Rose et qu'il pensait qu'elle serait mieux avec Mélusine. Jacquotte était très accablée et ne voulait pas se séparer de son bébé, mais les temps étaient si durs, la vie si terrible, qu'elle finit par accepter.

Alors le second jour de la vie de Rose, Jacquotte et Martin partirent dans la forêt. Lorsqu'ils arrivèrent au grand chêne, Mélusine les attendait. « Mes chers amis, les années qui viennent seront encore plus difficiles, je vais prendre grand soin de Rose et elle ne manquera de rien, partez tranquilles, Rose va grandir et devenir une fleur superbe ». Mélusine prit Rose dans ses bras, Martin et Jacquotte s'en allèrent le cœur gros d'avoir laissé leur enfant, mais ils avaient une grande confiance dans les talents de la fée.

Mélusine posa Rose à terre, à l'ombre de l'arbre plusieurs fois centenaire, et prononça une formule magique : « Enfant de la femme et de l'homme, Rose tu es, entre en terre, et germe et deviens arbuste, et pousse et deviens mon rosier, grandis, et le jour où tu fleuriras, soit belle comme la lumière, et douce comme la mousse,

et tendre comme le faon. Que le feu du ciel, rencontre l'eau de la vie ! » Alors un brouillard envahit le sous-bois et quand il se dispersa, Rose et Mélusine avaient disparu.

Un rosier commença de pousser sous le chêne, il était vigoureux, ses petites branches épineuses, d'abord rouges, verdirent et grandirent. La fée Mélusine, venait parfois, s'asseoir à côté, parlant de Martin et Jacquotte, qui travaillaient vaillamment dans les champs. Le rosier continuait de pousser, les années se succédaient une à une, mais ce rosier si beau, n'avait jamais de fleur.

Au bout de dix-huit ans, une tige monta, plus haut que toutes les autres, puis un bouton apparut à son sommet, et une rose blanche s'épanouit, une fleur admirable, aux pétales veloutés, avec au centre un cœur rouge qui battait comme celui d'un faon.

Un Prince vint à passer par là, il avait le cheveu noir, les yeux bleus et sa peau était dorée comme l'ambre. Il montait un cheval splendide couleur isabelle. Son regard tomba en arrêt sur le rosier, il n'en avait jamais vu de tel, d'aussi beau et fourni de feuillage brillant et avec aussi peu de fleur. C'était la première fois qu'il voyait un rosier avec une seule et unique fleur. Il stoppa sa monture, sauta à terre, et s'approcha doucement de l'arbuste magique. La rose blanche unique avait un délicieux parfum, il inclina la tige délicatement pour en respirer l'odeur suave, et il vit au centre de la fleur le cœur battant. Le prince fut étourdi par la sublime senteur, et effrayé de découvrir un cœur à la place des étamines.

Son trouble se dissipant, il prit la dague qu'il avait à sa ceinture, et d'un geste lent mais décidé, il coupa la tige qui portait la rose. Aussitôt, il y eut un grand fracas de tonnerre, l'air s'emplit d'exhalaisons multicolores, le prince tombant en arrière, vit le rosier disparaître d'un coup, puis toutes les vapeurs se dissipèrent.

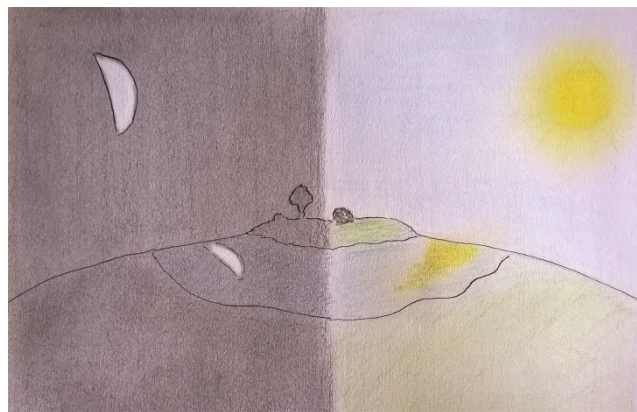
Il ne restait plus contre l'arbre qu'une merveilleuse jeune fille, à la peau très blanche, aux yeux d'océan et aux longs, très longs cheveux colorés comme des blés mûrs. Dès qu'ils se virent l'un et l'autre, ils furent immédiatement pris d'un étrange sentiment qui bousculait leurs cœurs et d'une irrésistible attirance.

Ils s'enlacèrent comme s'ils s'étaient toujours connus et s'embrassèrent. Alors Mélusine vint à eux, et dit « Ma chère, très chère Rose, il fallait tout ce temps pour que tu reviennes au monde, tu es née la première fois dans un foyer de miséreux qui t'aimaient tant qu'ils ont préféré te confier à moi que te faire vivre dans la souffrance, pars avec ce jeune homme, et va les trouver, ils te reconnaîtront, car tu es leur trésor perdu. Puis deviens la reine de ce royaume aux côtés de ton beau prince, qui en sera le roi. »



Sélène et Phébus.

Il y a très longtemps, il existait deux royaumes. A l'est du monde était le royaume de la Lune. A l'ouest était le royaume du Soleil. Ils étaient séparés par un lac, ou se reflétaient d'un côté la Lune et de l'autre le Soleil. Le royaume de la Lune était toujours à l'ombre et quand les habitants ne dormaient pas ils allumaient partout des bougies pour y voir clair.

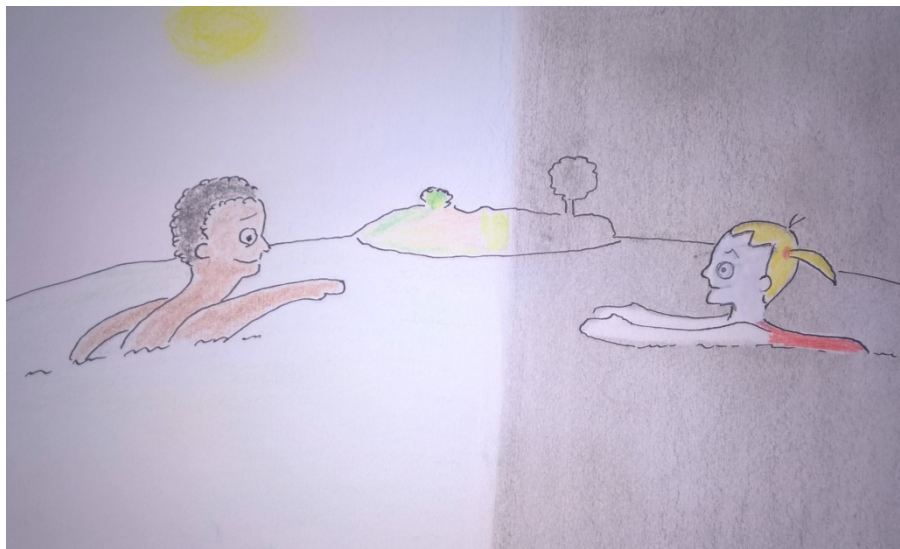


Le royaume du Soleil n'avait pas d'ombre et quand les habitants voulaient dormir, ils étaient obligés de fermer tous les volets de leur maison.

Le roi et la reine du pays de la Lune avait une fille qui s'appelait Sélène, elle était très jolie et avait la peau blanche comme le lait comme tous les habitants du royaume de la Lune.

La reine et le roi du pays du Soleil avaient un garçon dont le nom était Phébus, il était tout noiraud, comme tous les gens du royaume du Soleil.

Sélène qui aimait beaucoup l'eau, alla nager dans le lac jusqu'à la limite de l'ombre. De son côté, Phébus aimait nager jusqu'au bord du côté éclairé par le soleil, et ils se rencontrèrent sur une petite île au milieu du lac.



Lorsqu'ils se virent lui si noir et elle si blanche, ils eurent d'abord un peu peur, puis comme ils avaient le même âge et qu'ils aimaient jouer, ils restèrent un long moment ensemble, à jouer à cache-cache.

C'était très amusant car si Phébus passait du côté du royaume de la Lune, Sélène ne le voyait plus, et quand Sélène se cachait dans le royaume du Soleil, c'est Phébus qui ne voyait plus Sélène.

Lorsqu'ils rentrèrent chez eux ils racontèrent chacun leur aventure à leurs parents.

Le roi du pays de la Lune envoya un ambassadeur au pays du Soleil, et le roi du pays du Soleil fit de même. Les ambassadeurs décidèrent d'une rencontre entre les deux rois, qui aurait lieu sur l'île au milieu du lac.

Après avoir fait connaissance, l'un se plaignit d'être toujours à l'ombre et l'autre d'être toujours sous le Soleil. Alors ils décidèrent de mélanger leurs Royaumes.

Ainsi fut fait.

Pendant douze heures, c'est le Royaume de la Lune qui dominait, et ils appelèrent cela la nuit, et les douze heures suivantes le Royaume du Soleil régnait, et ils appelèrent cela le jour. Et enfin tout le monde pouvait dormir la nuit et s'occuper le jour.

Sélène et Phébus étaient tombés amoureux l'un de l'autre.



De leur union, vint au monde un petit garçon.
Il n'était ni noir ni blanc, alors ils le nommèrent
Caféolé.

Maintenant, il n'y a plus qu'un seul royaume, c'est le
royaume de Bonheur, et comme tous les habitants se
sont bien mélangés, nous sommes de toutes les teintes,
les plus clairs ont la peau comme le lait et les plus
foncés sont noirs comme l'ébène.



Véran de Cavaillon.

Conte traditionnel Comtadin recueilli et écrit par Frédéri Marcelin,

Véran était un homme déterminé, grand et fort, et qui ne connaissait pas la peur. Bien que très influent, et connu dans toute la région, cet homme intrépide vivait en ermite. Non qu'il ne supportât pas ses semblables, mais plutôt qu'il aimait se promener et réfléchir seul. On le voyait souvent sur les bords de la Durance, du Coulon ou encore sur la colline de Cavaillon. Tout le monde l'admirait et le redoutait. On le croyait même un peu sorcier et son étrange personnalité imposait un respect distant.

Or, un jour vinrent à lui des gens du plan, d'au-delà de la Durance. Ces gens étaient terrorisés depuis des mois par un serpent énorme qui mangeait le bétail et même les petits enfants. Personne ne l'avait vu, mais on l'entendait siffler, et le passage de son corps gigantesque laissait l'herbe couchée et jaunie. Son souffle brûlant desséchait les jardins et allumait des incendies sur les collines. Cette délégation tremblante et peureuse émut Véran tant et si bien qu'il fit sur le champ son bagage.

Le grand homme chercha le monstre par toute la campagne, mais celui-ci ne semblait plus se manifester. La renommée de Véran en fut encore grandie. On racontait partout que le serpent avait une telle crainte de Véran qu'il s'en était retourné dans les entrailles de la terre.

Hélas, à peine Véran eut-il tourné le dos, que la bête ressurgit pour épouvanter à nouveau les pauvres paysans. Véran vint donc une seconde fois. Il installa son campement au beau milieu du pays et résolut d'attendre le monstre.

Mais la perfide créature ne se montra pas et tout le temps que resta Véran fut tranquille. La quiétude revint dans le pays et Véran s'en retourna vers Cavaillon.

On entendit dire alors que des nuées divines avaient enlevé cette calamité de la surface de la terre.

Cependant le malheur n'était pas terminé, et quelques mois plus tard des enfants et des agneaux disparurent à nouveau. Cette fois, la bête s'enhardit jusqu'à terrifier les hommes aux abords du village.

Une troisième fois, tous allèrent chercher le saint homme. Pendant de longs jours, Véran suivit patiemment toutes les traces du serpent et découvrit son repaire. Ne pouvant affronter le monstre qui se jouait de lui, l'ermite qui était aussi rusé que fort, décida d'opposer à la fourberie de la bête immonde toute son astuce et toute sa foi.

Un jour que la couleuvre était sortie pour aller manger quelque malheureux enfant, Véran fit rouler un énorme rocher sur l'entrée de la grotte qui était sa tanière. Il alla

ensuite se dissimuler derrière une arête rocheuse, à l'abri d'un bouquet de pins. La couleuvre, le ventre plein de son infâme repas, revînt comme à son habitude, vers son antre pour y disparaître. Or elle ne trouva plus son repaire, et alourdie par son horrible et dernier festin, elle s'endormit au soleil. Lorsque Véran fut certain que le monstre dormait d'un profond sommeil, il s'approcha sans bruit, fit une longue prière, très efficace, rassembla ses forces et bondit sur la bête.

Il l'attrapa par le bout de la queue et la fit tournoyer dans les airs avec une extrême violence. Puis, d'un coup, il lâcha sa prise et la couleuvre gigantesque s'envola très haut dans le ciel tel un javelot qu'aurait lancé un hercule.

Le serpent retomba à des lieues de là, dans le fond d'une combe étroite où elle disparut dans les profondeurs de l'enfer. Du trou béant, ouvert dans le roc par la bête, une source se mit à bouillonner qui dévalait en cascades furieuses le fracas des rochers détachés de la montagne dans ce terrible ébranlement.

C'est depuis ce temps, que coule la fontaine de Vaucluse.



Delphine la sirène.

Les sirènes n'ont pas d'âge, ou plutôt elles sont d'une éternelle jeunesse, elles sont peu nombreuses et les marins ont fait courir tout un tas de légendes sur elles, les accusant de les attirer dans des tempêtes ou sur des récifs afin de naufrager leurs vaisseaux.

Tout cela est mensonges, en réalité elles s'amuse à suivre les bateaux avec les dauphins dont elles partagent les jeux et le langage.

Tous les cent ans les sirènes sortent de l'eau, leurs queues deviennent des jambes et elles peuvent vivre quelque temps sur la terre comme les humains.

Dans les eaux claires de la mer des Caraïbes vivait une sirène, elle était venue là en suivant de grands navires qui transportaient des esclaves depuis les côtes de l'Afrique jusqu'au nouveau monde.

Delphine était très jolie, sa peau était noire avec des reflets mordorés et lisse et douce comme celle des dauphins. Elle avait de longs cheveux frisés qu'elle tressait en une multitude de petites nattes. Ses yeux clairs couleur de noisette et son sourire éclatant illuminaient son visage.

À l'époque dont il est question, Delphine venait juste de se transformer en une belle jeune femme et se promenait

sur la plage admirant les reflets du soleil sur la surface de l'océan.

Les sirènes comme les fées ont des pouvoirs magiques et elle s'était confectionné une tunique avec l'écume des vagues. Le sable fin et chaud chatouillait les pieds neufs de Delphine alors elle se mit à courir sous les cocotiers en riant.

Aux abords d'un village Delphine reçut un grand choc sur la tête, et s'évanouit.

Lorsqu'elle reprit conscience un jeune homme était penché sur elle, dès qu'elle ouvrit les yeux, celui-ci eut un large sourire.

- Bonjour demoiselle.

- Qu'est-ce qu'il s'est passé, j'ai mal à la tête.

- Ah, ça demoiselle, c'est une noix de coco. J'étais sur l'arbre à en cueillir quand tu es venue sans regarder, alors tu as reçu la noix sur le crâne. Qui es-tu, je ne t'ai jamais vu auparavant ?

- Je suis Delphine, je viens me promener ici, mais pas souvent.

- Moi c'est Nestor, j'habite le village au bout de la plage, je suis pêcheur.

- Je sais, tu as une barque blanche et bleue, tu jettes tes filets au milieu de la baie.

- Mais comment tu sais cela toi qui n'es pas du village ?

- Eh bien c'est un hasard, je t'ai vu hier, tu pêchais avec deux autres hommes, l'un était dans un petit bateau vert et le second avait une chaloupe rouge et blanche.

- Tu as de bons yeux, nous étions loin de la plage.

Delphine se redressa et Nestor lui tendit la main pour l'aider à se relever.

Nestor accompagna la jeune femme, ils déambulaient à l'ombre des grands cocotiers, une brise marine soufflait gentiment et des fleurs magnifiques et multicolores exhalaient un doux parfum.

Lorsqu'elle marchait on aurait cru la voir glisser sur le sol, balançant légèrement ses hanches comme dans une danse. Nestor prit la main de la jeune femme dans la sienne, Delphine l'accepta et ils continuèrent leur promenade ainsi, sous les frondaisons nonchalamment bercées par le vent du large.

À la nuit tombante ils disparurent dans l'abondante végétation. Personne ne sait ce qu'il se passa ensuite. Mais les jours suivants ils se retrouvaient toujours à l'endroit de la côte où ils s'étaient vus la première fois.

Les gens du village causaient de ces deux-là, ils se demandaient d'où pouvait bien venir cette si jolie femme dans sa robe de mousseline blanche. Les bavardages allaient bon train, chacun imaginant le mystérieux passé de Delphine. Mais les amoureux s'en moquaient et les semaines passant on finit par trouver toute naturelle la présence de la femme aux yeux noisette.

Quelques mois plus tard le ventre de Delphine commença à s'arrondir.

- Écoute-moi Nestor, je vais te dire un grand secret, il faut que tu me promettes de n'en parler jamais à quiconque.
- Je te le promets.
- Voilà, je suis sortie de l'océan, je ne suis pas humaine comme toi, bien que rien ne le laisse deviner. En réalité je suis une sirène.
- ...Non...
- Si., quelquefois nous sortons de la mer et notre queue devient des jambes. Parfois nous nous unissons avec un humain et une nouvelle sirène voit le jour.
- Tu veux dire que l'enfant que tu portes ne me connaîtra jamais et qu'il passera sa vie dans l'océan ?
- C'est ça, ce sera une fille comme moi et comme toutes les sirènes. Maintenant je vais partir et tu ne me reverras jamais.

Nestor fut très triste car il aimait Delphine de tout son cœur. Il la chercha longtemps sur toute l'île, et lorsqu'il partait pêcher en mer il regardait tout autour de sa barque en espérant la voir passer avec des dauphins. Mais ce fut peine perdue. De sa vie il ne revit la merveilleuse femme aux yeux clairs.

Delphine donna à sa fille le nom de Circée et lorsque celle-ci eut vingt ans, Delphine disparue dans les insondables profondeurs de l'océan.

Car c'est ainsi, le nombre des sirènes est invariable et quand une nouvelle vient au monde sa mère s'en va. Il paraît que les mamans des sirènes deviennent des

baleines et que leurs chants racontent de jolies histoires pour bercer les baleineaux.

